

Numéro 4

revue semestrielle
2e semestre 2009

Résolang

Littérature, linguistique & didactique

Actes du colloque Jeunes chercheurs
des 6-7 décembre 2008, Oran

Varia

ISSN 1112-8550

La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s'y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s'ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu'à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d'origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l'aval du conseil scientifique et d'un comité de lecture international anonyme.

Comité d'édition

Présidente: Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d'Oran*

Fewzia Sari Mostefa-Kara, *Université d'Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

Conseil scientifique

Président: Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmoussat, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Jean-Paul Meyer, *Université de Strasbourg*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d'Oran*

Djamel Zenati, *Université d'Alger*

Secrétariat de rédaction

resolang@gmail.com

Université d'Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M'naouer, Oran 31000

Directeur de la publication

Monsieur le Recteur de l'Université d'Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique *Résolang* et les mentions légales sont consultables sur les sites :

site institutionnel : www.univ-oran.dz – rubrique « revues »

site d'information : sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php



Avant-propos
par Bruno Gelas

3

COLLOQUE JEUNES CHERCHEURS 2008

CAMILA AÏT YALA

Étude comparative du comportement discursif des hommes et des femmes 7

HOURLIA BELDJILALI

La réforme du système éducatif algérien :
l'approche par les compétences et la situation d'intégration 25

HACÈNE RYAD BENMANSOUR

Vers une construction mythologique du vocable "mer"
dans *Au commencement était la mer* de Maïssa Bey 31

FAFFA BENTABET

Le traducteur face à sa matière : cas de Baudelaire 37

NABILA BESTANDJI

Représentations et implicite dans le discours journalistique :
étude comparative de la titrologie de deux quotidiens francophones
après les attentats du 11 septembre 2001 (*El Watan, Le Monde*) 47

AMEL DERRAGUI

Stratégie d'écriture dans *Mille... et un jours au Méchouar* de Rafia Mazari 61

NASSIMA KACIMI GUELLIL

La dimension autobiographique dans le roman werthérien :
Johann Wolfgang von Goethe, Benjamin Constant, Eugène Fromentin 67

GHOUTI KHERBOUCHE

L'échange « quadrinaire » :
indice d'interculturalité chez les interlocuteurs plurilingues algériens 73

AHMED MOSTEFAOUI

Enseigner le français des sciences et technologie :
de l'analyse à la proposition didactique : la compréhension écrite 79

BOUMEDIENE BENMOUSSAT

La dynamique de la linguistique contrastive : théorie et méthodes 91

NABILA HAMIDOU

Le manuel dans l'institution scolaire. Approche pédagogique 97

MOHAMED MILIANI

De l'utilisation du questionnaire de recherche en langues :
entre effet mode et nécessité méthodologique 105

NADIA BAHIA OUHIBI GHASSOUL

Recherche, méthodologie, corpus 111

FEWZIA SARI MOSTEFA KARA

Réflexions préliminaires sur l'acte de lecture 119

VARIA**FAOUZIA BENDJELID**

De la déconstruction du genre : le roman comme dispositif langagier.
Compte rendu du roman *Archéologie du chaos (amoureux)*
de Mustapha Benfodil 125

FATIMA ZOHRA KHALILI

Apprentissage du FLE : prépositions abstraites et difficultés d'emploi 131

YAGUÉ VAHI

La dénomination figurative du "soleil" dans *L'Envers du soleil*
de Jean-Baptiste Tati Loutard 141

ANNEXE

Thèses soutenues du pôle ouest algérien depuis l'année 2004-2005 153

La dénomination figurative du “soleil”

dans *L'Envers du soleil*¹ de Jean-Baptiste Tati Loutard

Le soleil joue un rôle important dans la vie de l'homme, ce qui explique sans doute l'intérêt que lui portent les poètes de divers horizons. Ainsi, son apparition majestueuse et impériale, au lever du jour, séduit irrésistiblement Charles Baudelaire :

« Que le soleil est beau quand tout frais il se lève
Comme une explosion nous lançant son bonjour » (Baudelaire 1857/1972, p.235).

Pour Victor Hugo, le soleil annonce l'avènement d'un temps agréable après de sombres intempéries :

« Le soleil est ce soir dans les nuées.
Demain viendra l'orage et le soir et la nuit » (Hugo 1831, p.275).

L'ivoirien Bernard Binlin Dadie y trouve la manifestation de la quiétude et de l'espérance :

« Soleil de paix !
Tu es de toutes les lueurs du monde
De tous les espoirs des cœurs
Soleil
De tous les chants et de tous les rires » (Dadie 2003, p.51).

Ces poètes n'éprouvent que de l'admiration pour cet astre dont la lumière et la chaleur vivifient les cœurs meurtris. En un mot, il fait luire l'espoir parce qu'il met un terme à la laideur répugnante des jours morbides et entretient la beauté.

Cependant dans *L'Envers du soleil*, le congolais Jean-Baptiste Tati Loutard, tout en reconduisant les propos laudatifs attribués au “soleil”, pousse ses réflexions plus loin. Dans un lyrisme qui lui sied, il va à la découverte de ceux qui, pour des raisons diverses, tournent le dos au soleil. Il ramène du fond de la nuit de nombreux déclassés sociaux dont il reconstitue le poids des souffrances. Le soleil, pour ainsi dire, devient le symbole de la négation d'une société dont l'iniquité donne naissance d'une part à la classe des indigents, et de l'autre à celle des opulents. Alors que le “soleil brille” pour ces derniers, parce qu'ils vivent dans l'abondance et la paillardise, les premiers croupissent sous le poids de la misère et ne connaissent qu'un “soleil lugubre” dont les rayons scintillent dans les profondeurs du désespoir. C'est “l'envers”, le visage caché d'un soleil qui enlaidit par sa virulence la vie des êtres humains.

Dans *L'Envers du soleil*, le lexème “soleil” est une figure, une illusion référentielle, une représentation du monde. Il porte la majorité des charges sémantiques de la chaîne discursive. Dans ce cas précis, la désignation par un nom qui le caractérise est appelée par les sémioticiens “dénomination

1. Les indications de page renvoient à l'édition de 1978 chez L'Harmattan.

figurative". Celle-ci, en créant le sens, constitue l'énigme à déchiffrer dans la compréhension des différentes possibilités de sémantisation du discours à travers l'œuvre poétique de Jean-Baptiste Tati Loutard. Les charges sémantiques afférentes se concentrent sur le "sujet" qu'est le lexème "soleil".

Notre dessein dans cette étude consiste à expliciter ce processus en analysant d'une part la dénomination figurative d'un soleil livide qui traduit une existence humaine aventureuse et pleine de cahots, et d'autre part celle d'un soleil flamboyant de vitalité qui insuffle une énergie inusable, source d'épanouissement et d'espérance. Mais, auparavant, une balise théorique de l'archéologie du concept de "dénomination figurative" s'impose afin de faciliter une meilleure lisibilité des organisations rationnelles qui en découlent.

Archéologie du concept de "dénomination figurative"

Pour éviter toute équivoque dans les analyses qui suivront, il est nécessaire, de cerner le contenu sémantique des notions telles que *l'expansion* et la *condensation* qui débouchent, le plus souvent, sur la *dénomination*.

On entend par « expansion », « un des aspects de l'élasticité du discours » (Greimas & Courtès 1993, p. 138). Dans une expansion, les unités discursives de dimensions différentes sont reconnues comme sémantiquement équivalentes : la seconde séquence de ces unités vient pour étendre, allonger ou augmenter la première. En grammaire française, on dénombre plusieurs catégories d'expansions. En voici quelques unes, relevées dans notre recueil :

1. « Je ne sais combien je compte de réveils
En ce monde, et tant de soleils
Qui ont éclaté entre mes cils » (p. 25)
2. « Le soleil à son approche rougit de flots » (p. 53)
3. « À présent plus de soleil fertile » (p. 9)
4. « À présent tu as besoin d'un autre fils
Qui te soutiennent, Ô Mère énorme dans mon cœur
Comme un soleil pris dans les épines » (p. 47)

La subordonnée relative "qui ont éclaté entre mes cils", le syntagme prépositionnel "à son approche", l'adjectif qualificatif "fertile", le syntagme adjectival "pris dans les épines" sont des expansions du substantif "soleil", représenté respectivement dans les extraits de texte poétiques 1-2-3 et 4. Ces expansions se caractérisent par le fait que le discours est conçu comme une hiérarchie d'unités de communication qui s'emboîtent les unes dans les autres et qu'un simple mot tel que "soleil" peut être expliqué par une séquence plus large. Sur le plan sémantique, l'expansion s'assimile à une définition discursive qui met en relief le fonctionnement du système d'équivalence :

« Ô soleil poignardé d'où jaillit le sang » (p. 15)

Dans le syntagme adjectival "poignardé d'où jaillit le sang", qui constitue l'expansion du substantif "soleil", seul le lexème "poignard" permet de saisir la quintessence heuristique du sens de ce vers. Le verbe "poignarder", qui en découle, s'analyse comme suit :

Poignarder : frapper quelqu'un avec un poignard

Frapper : toucher quelqu'un en lui donnant un ou plusieurs coups

Toucher : entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose.

Les syntagmes définissants ci-dessus sont :

- 1) Des syntagmes en expansion ayant la même fonction syntaxique que le terme à définir.

2) Des séquences qui sont généralement composés d'un premier terme qui pose l'équivalence et d'un second terme qui détermine le premier.

Le jeu des définitions contribue ainsi à la mise en œuvre du processus d'équivalence qui, du point de vue sémantique, «correspond à une identité sémique partielle entre deux ou plusieurs unités reconnues» (Greimas & Courtès 1993, p.132). Dans ce cas d'espèce, "poignarder" et "frapper quelqu'un avec un poignard" sont des unités qui s'équivalent et forment une identité sémique, un trait ou un ensemble de traits qu'ont en commun les deux énoncés. L'une et l'autre entité traduisent respectivement l'idée de "condensation" et "d'expansion" et confirment que, «la production du discours se trouve caractérisée par deux sortes d'activités apparemment contradictoires : l'expansion et la condensation» (*ibid.*, p.117). En d'autres termes, il s'agit des contenus posés d'une relation de présupposition (expansion / condensation), la présence d'un terme présupposant l'absence de l'autre et inversement.

L'expansion a pour corollaire la «condensation». Celle-ci doit être comprise comme «une sorte de décodage compressif des messages en expansion» (Greimas 1966, p.74). Alors que l'expansion possède un modèle de formulation qui est la définition, dont les prolongements sont considérables, la condensation, elle, résume une unité discursive. La compression, cet effort de réduction, de diminution de la longueur du message, ou du produit du code selon la terminologie de Jakobson dans les six fonctions de la communication, est perçue du seul point de vue de l'expression (ou du signifiant):

«Ô soleil poignardé d'où jaillit le sang» (p.15)

Considérons cette fois-ci ce vers comme une unité du contenu qui ne prend en compte qu'un emprunt interne de la langue. Dans cette perspective, le lexème "poignardé" sera conçu par le lexicographe à partir d'un substantif.

Par exemple, un acheteur entre dans une quincaillerie et s'adresse au vendeur en ces termes :

— Je veux acheter "une sorte d'arme blanche à larme acérée assez courte"

Ce propos de l'acheteur correspond au fonctionnement d'un discours qui tourne sur lui-même en passant d'un niveau à un autre. Il fait nécessairement appel à une "dénomination" de l'objet par le vendeur en vue de satisfaire la demande de l'acheteur. Cet objet, c'est le "poignard". Là, la condensation débouche sur la dénomination qui, empiriquement «concerne d'abord les objets du monde de l'expérience: elle porte sur le référent extra-linguistique» (Greimas & Courtès 1993, p.88). Le vendeur a eu recours à ses connaissances théoriques et pratiques ainsi qu'à son intuition pour nommer avec habileté l'objet recherché par l'acheteur.

Le substantif "soleil" dans "soleil poignardé" est une figure nucléaire, le noyau sémique d'une représentation du monde, une illusion référentielle qui fonctionne dans la langue française comme un modèle dénominatif de portée générale. Il recouvre, en tant que prototype, une classe de dérivation ouverte. Laquelle dérivation traduit selon Hjelmslev la classe des classes. Les exemples ci-dessous extraits de *L'Envers du soleil*, l'attestent :

1. ... *soleil* fertile (p.9)
2. ... *soleil* poignardé (p.15)
3. ... morsure du *soleil* (p.17)
4. ... sable du rivage qui luit plus qu'un *soleil* (p.21)
5. ... *soleils* qui ont éclaté entre mes cils (p.25)
6. *Soleils* pris dans les épines (p.47)

7. *Soleil* à son approche rougit les flots (p.53)
8. *Soleil* se renverse sous les plis des rivages (p.54)

Le “soleil” représente aussi, dans les différentes chaînes discursives ci-dessus, un noyau invariant orienté vers l’abstrait. Il devient alors une dénomination figurative qui « peut être comparée à la dérivation, une autre procédure qui consiste dans le transfert d’une séquence du discours, chargée de toutes les caractéristiques nucléaires et classématiques d’une isotopie à une autre et cela en vue d’une dénomination, [et qui] rappelle, en revanche, le procédé d’emprunt » (*ibid.*, p.76-77).

La dénomination figurative est liée à un figuratif et à un thématique : « le figuratif a trait au monde extérieur saisissable par les sens ; le thématique concerne le monde intérieur, les constructions proprement mentales avec tout le jeu des catégories conceptuelles qui les constituent » (*ibid.*, p.161).

En effet, le “soleil” est un système de représentation. Il a un correspondant au plan du signifiant (ou de l’expression) du monde naturel, de la réalité perceptible. Cependant, dans le cas précis de la dénomination figurative, le figuratif appelle nécessairement une thématisation :

1. Soleil fertile (p.9)
2. Soleil foudroyé (p.15)

L’analyste, pour comprendre le sens de ces associations de lexèmes, doit se défaire du joug de la dénomination translative qui ne privilégie que le concret, le palpable. Il ne s’agit pas ici, du “soleil” en tant que planète que nous observons dans le ciel. L’expansion de la figure nucléaire qui réunit respectivement les deux noyaux sémiques en un seul (soleil / fertile ; soleil / foudroyé) a besoin, pour être élucidée, d’une interprétation thématique à partir des isotopies de la translation (ou de la métaphore pour les stylisticiens). Assimiler le “soleil” à une terre “fertile”, c’est leur reconnaître un point commun, un trait, par exemple la /fécondité /, la /richesse/. Admettre que le “soleil” soit “poignardé” comme un être humain, c’est donner à cet astre inanimé, une vie, un corps qu’on peut transpercer par un “poignard”.

Si nous mettons côte à côte des figures nucléaires du genre (soleil poignardé/soleil pris dans les épines), nous pouvons en déduire, dans un souci de désambiguïsation, une isotopie de la /souffrance/ qui à son tour, formera une classe en vue de sa désignation par un nom unique, un encadrement lexématique unique. Le fond sémantique de cette isotopie ne peut se concevoir sans un apport extérieur. Ici, c’est l’emprunt de l’isotopie de la translation ou de la métaphore. L’ensemble de ce processus ainsi décrit désigne ce qu’on appelle une dénomination figurative, repérable à plusieurs niveaux dans *L’Envers du soleil* de Jean-Baptiste Tati Loutard.

Dénomination figurative d’une société en détresse à travers un soleil livide et obscur

Les démunis de la société : ceux qui ne croient plus en un lendemain meilleur s’enlisent dans le désespoir. Pour eux, l’avenir est incertain. En lieu et place de la joie de vivre, la tristesse s’installe. On dit que le soleil s’assombrit et devient sinistre dans le clan des marginaux en proie à un pénible sentiment d’insatisfaction. Tôt, le poète décode les signes précurseurs de ce phénomène social :

« c’est une nuit opaque comme un brouet noir
Dans la grande écuelle du ciel ;

C'est une nuit qui traverse la terre
Sans son monocle lunaire» (p.9)

La lumière fait désormais défaut parce que les rayons du soleil se sont enfouis dans les nuages. La terre ne connaît plus son rayonnement du jour. Elle se perd dans les tourbillons angoissants d'une nuit opaque qui s'empare aussi du "ciel" transformée en une "écuelle", ce récipient rond dont l'intérieur foncièrement assombri échappe à la vue. Cette atmosphère déprimante et morose poursuit son cours :

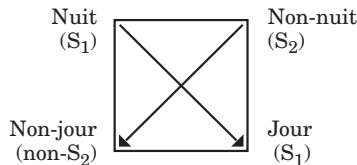
«En cette mesure non visitée par la lumière
C'est le refuge de la Nuit quand dehors
Elle se trouve pourchassée par les lampes» (p.26)

Les habitations des hommes sont dangereusement affectées par l'usure du temps. Vétustes, délabrées et abandonnées, elles servent de "refuge", d'asile à la "nuit" qui refuse l'invasion de la "lumière", d'où qu'elle vienne. D'ailleurs, le lexème "Nuit" écrit en lettre majuscule traduit l'ampleur démesurée de l'obscurité qui ne cesse de se propager dans toutes les directions même les plus reculées :

«Il y a dans tous les genoux du monde
Ce dur noyau sensible au bout des longues routes
La nuit autour de lui, marche à pas d'iule vers le volcan de l'aube» (p.27)

Au cours de son histoire, assimilée ici à de "longues routes", tout peuple traverse des difficultés qui, comme "un dur noyau", entrave son évolution dans divers domaines. L'ensemble de ces soubresauts de la vie ressemble à une "nuit" qui lentement, "à pas d'iule", peut être identifiée à un désastre provoqué par le cratère d'un volcan longtemps endormi.

Pour mieux comprendre le contenu sémantique du lexème "nuit" dans *L'Envers du soleil*, il faut se référer à une représentation des relations logiques qu'il entretient avec "jour", le lexème contraire :



Le carré sémiotique ci-dessus est une représentation visuelle de l'articulation d'une catégorie sémantique. Dans l'œuvre poétique de Tati Loutard, il postule que le lexème "nuit", dans un processus de différence avec le "jour", constitue un paradigme qui dégage plusieurs significations :

«À présent plus de soleil fertile
Où midi cultivait des rayons
Pour l'enchantement du retour» (p.74)

Le marché du travail s'amenuise sans cesse. Alors que les demandes pour un premier emploi prennent une ascension vertigineuse, l'offre y afférente dégringole avec exaspération. Ce faisant, l'avenir n'est point promoteur. Il inquiète et enlise l'espoir des candidats à emploi ; d'où la dénomination figurative traduite par "l'infertilité du soleil". En effet, le chômeur, dès le lever du soleil, se rend dans les usines, croyant y trouver du travail. Peine perdue ! Il constate qu'aucune chance ne s'offre à lui et qu'il ne se confinait que dans l'illusion. C'est la nuit totale qui l'envahit. Le chemin du "retour" à son domicile devient obscur, difficile d'accès et très long à parcourir. Les "rayons" du soleil qui devraient l'illuminer s'étiolent à jamais et le transforment en une

géhénne immonde. Le cœur meurtri, il « passe la longue caravane des arbres » (p.9) qui jonchent ce chemin sans qu'il s'en rende compte. Désormais, il rejoint ses compagnons de misère dont les « noms manquent au registre du travail ». La situation sociale, déjà abominable, prend des proportions inquiétantes :

« Ils (chômeurs) ont planté sans répit leurs jambes
 Dans la clarté du jour
 Et n'ont récolté que le bruit de leurs pas
 Maintenant ils préfèrent suivre les arbres
 Dans la fosse commune de la nuit
 Que son ombre leur soit légère » (*ibid.*)

Les chômeurs ont escaladé monts et vallées, user “sans répit leurs jambes” sur les routes qui mènent dans les usines à la recherche d’une occupation rémunératrice ; mais en vain ! Ils “n’ont récolté” qu’un lot de déboires qui rythment au quotidien le “bruit de leurs pas”, de leur condition de vie misérable. En un mot, les chômeurs se sont rendus compte que ceux qui jouissent de la “clarté du jour” ou des biens terrestres sous toutes leurs formes se soucient moins de la souffrance des indigents. Désormais, ces derniers se résignent à la solitude comme les “arbres” qui bordent les sentiers perdus dans les forêts tropicales. Écartés du jour, de la plénitude du bonheur et de la prospérité, ils s’enfoncent dans la “fosse commune de la nuit” ; en d’autres termes, ils connaissent une d’échéance sociale indescriptible et sombrent dans un désespoir infernal ; d’où ce vœu lugubre traduit dans le dernier vers : “que son ombre leur soit légère”. La nuit symbolise la souffrance, la misère et l’indigence. L’absence de la nuit (S₂) est la condition *sine qua non* pour que les démunis connaissent un mieux-être social (S₁). À tous ces maux, viennent s’ajouter d’autres nuits, certains phénomènes naturels qui assombrissent davantage l’univers des démunis :

« je suis revenu dans mon village et l’ai trouvé
 Peuplé d’oiseaux étranges qui ne chantent pas ;
 Même les collines semblent avoir marché :
 [...] Saison sèche encore clouée au sol par la pluie !
 Sur la route j’ai croisé une vieille
 Pauvre vieille, dont le maigre cou s’achève
 En fagot de bois » (p.31)

Le village du poète n’offre plus un visage reluisant. Le paysage qui, auparavant, faisait sa fierté s’est transformé subitement en un espace laid et méconnaissable. On y trouve désormais des “oiseaux étranges” qui fredonnent des chants lugubres au sommet des “collines” où la flore et la faune ont complètement disparu, faute de “pluie”. Évidemment, la “saison sèche” sévit et perdure. Elle a des répercussions néfastes sur les habitants, et surtout sur cette “pauvre vieille femme” dont le “cou” devenu “maigre” par la rareté de la subsistance tremblote sous un lourd “fagot de bois”. Ce spectacle horrible continue sa randonnée effroyable :

« Déjà les enfants affamés lèvent les yeux
 vers les cimes
 Jusqu’à l’heure où l’outarde éjointée
 Poursuivant à coups d’ailes de cris un triangle équeuté
 Jette l’ombre de l’effroi sur son passage » (p.30)

La sécheresse sème la terreur, “de l’effroi sur son passage”, détruisant certainement toutes les récoltes. Les populations les plus vulnérables, en l’occurrence les enfants, sont menacés d’inanition. Désespérés, ils “lèvent les yeux

vers les cimes”, vers un ciel toujours impétueux et inexorable, attendant un hypothétique soleil radieux qui puisse dissiper ou lénifier les vols macabres de “l’outarde” aux cris stridents et angoissants. La sécheresse terminée, la saison pluvieuse apparaît :

« Encore une année presque nouvelle dans ce pays
De grands fleuves, de grandes chaleurs et de grandes pluies
mais hélas encore de misère » (*ibid.*).

L’excès d’eau devient un réel danger pour la population. Il est traduit par l’adjectif qualificatif “grand” dans “grands fleuves; grandes pluies” : une hyperbole qui confirme que « l’eau substance de vie, est aussi substance de mort » (Bachelard 1942, p.87). En effet, l’eau n’apporte plus la joie et l’abondance mais la “misère”. Elle détruit au lieu de construire. Sa présence monstrueuse sous d’autres formes l’atteste :

« La vague aboie et s’élève contre le ciel
Et de ce blasphème, le pêcheur se sent inquiet
[...]
Au loin le sable du rivage luit plus qu’un soleil » (p.21)

L’eau déborde les “rivages”. Elle provoque une vague très mouvementée qui “s’élève”, dangereusement “contre le ciel” et perturbe la sérénité du pêcheur. Plus “loin, le soleil” en furie consume le sable et contribue à la naissance d’un temps maussade et nocif aux conséquences insoutenables :

« L’heure du reflux approche car le fleuve
Et la mer vont bientôt couper leur pont » (p.39)

La marée basse ne garantit aucune sécurité, car à l’embouchure, la “mer” s’apprête à briser le “pont” qui la lie au “fleuve”. Cette désunion violente est la preuve que « la mer calme est prise d’un soudain courroux. Elle gronde et rugit. Elle reçoit toutes les métaphores de la furie, tous les symboles animaux de la fureur et de la rage. Elle agite sa crinière de lion » (Bachelard 1942, p.194).

Cette violente colère inopinée de la mer augure des lendemains tristes pour la population. On a l’impression que la nature se révolte contre celle-ci et lui rend la vie difficile. D’ailleurs, la mer dans sa “fureur” inouïe de “lion” affamé provoque souvent des dégâts irréparables et obscurcit davantage le soleil déjà morose des démunis :

« Où serait le pêcheur ? Et où le cavalier marin
Parti hier par les sentes vertes des eaux ;
[...]
La pirogue revient seule au trot des vagues
Vers son écurie de sable
[...]
Sans doute la mort tient-elle ses assises
dans le creux d’une vague » (p.13)

À la recherche de sa pitance journalière, le “pêcheur” est contraint de braver les “vagues” sous marines. Son matériel de travail, la “pirogue”, inadapte pour la circonstance, chavire quelquefois et le laisse tomber dans les profondeurs de l’océan. Évidemment, les animaux aquatiques carnassiers l’attaquent cruellement et provoquent “sans doute” sa mort. L’interrogation émise au premier vers traduit l’inquiétude du poète qui, après de longs moments d’attente, constate que le pêcheur tarde à rejoindre sa demeure :

« L’heure est passée où le pêcheur aborde
Et nous n’avons pu entendre son chant rauque » (p.15)

D'habitude, on entend de loin le "chant rauque" du pêcheur à la tâche. Mais ce silence rompt la quiétude. Il attire l'attention de l'observateur sur l'imminence d'un éventuel danger qui menace le pêcheur. Total, ce silence l'est parce que le pêcheur ne rentrera plus jamais : "seule" sa pirogue refait surface sous le "trot des vagues" meurtrières.

Dans *L'Envers du soleil*, les lexèmes "nuit, sécheresse", et l'association de lexèmes "saison pluvieuse" sont des signes avant-coureurs d'une éventuelle détresse de la population comme nous l'indiquons plus haut. La manifestation de cette situation malheureuse s'aperçoit à plusieurs niveaux de la vie sociale, et s'exprime par la dénomination figurative ou des référents extralinguistiques dont le noyau sémique commun est le "soleil".

Celui-ci se déploie en une expansion porteuse de significations. En voici des exemples :

- V₁ : À présent plus de *soleil* fertile (p.9)
- V₂ : Ô *soleil* poignardé d'où jaillit le sang (p.13)
- V₃ : Sans toit, ni sous, avec le disque du *soleil* sur mon front (p.25)
- V₄ : Au verso du *soleil*, il [*jeune artiste*] voulut enregistrer sa chanson (p.28)
- V₅ : Mon voyage au *soleil* s'achève ici (p.34)
- V₆ : Nous avons rompu avec le *soleil* (p.36)
- V₇ : *Soleil* pris dans les épines (p.47)

Le lexème "soleil" est le noyau sémique commun à toute une classe de sémèmes représentée dans les sept vers ci-dessus. Il se manifeste comme un donné brut. Sa dénomination figurative conduit à élaborer une hiérarchie, constituée de différents niveaux sémantiques :

- Soleil : amertume, désarroi (V₁V₂V₇)
- Soleil : tragédie, mort, déchéance morale (V₅)
- Soleil : indigence, misère, déchéance sociale (V₃V₆)
- Soleil : déception, désespoir (V₄)

L'association de lexèmes "soleil livide et obscur" est une condensation des niveaux sémantiques sus mentionnés. Elle rend plus concis tous les lexèmes qui proviennent de l'analyse sémique ou componentielle que dégage le lexème "soleil" et ses variantes synonymiques que sont "nuit", "sécheresse", "saison pluvieuse", "famine".

À l'issue de la deuxième partie de cette étude, il nous apparaît donc que la dénomination figurative du "soleil" présente une société en proie à une kyrielle de maux qui nuisent à son existence. Cependant, le poète Tati Loutard reste confiant. Il invite toutes les couches sociales défavorisées à persévérer ; ce qui fait advenir une autre dénomination figurative du "soleil", absolument différente de la première.

La dénomination figurative d'une société épanouie pleine d'esperance à travers un soleil flamboyant

Malgré les vicissitudes de l'existence, Tati Loutard veut que les marginaux s'arment de courage pour vaincre les obstacles, d'où qu'ils viennent, et qu'ils croient fermement à l'avènement d'un avenir radieux :

- « La saison est nouvelle car le ciel s'est dessaisi
- D'une plainte d'oiseau migrateur
- [...]
- L'espace national est libre ;
- C'est notre premier temps de labour :

Nous pouvons y semer de nouveaux cris
Mais que ne s'y mêle le sanglot d'un sang» (p.33)

Les intempéries qui, naguère, rendaient l'environnement malsain prennent définitivement fin. Cette certitude est exprimée par le mode indicatif “est” dans “la saison est, le ciel s'est dessaisi, l'espace national est, c'est notre premier temps”; “pouvons” dans “nous pouvons y semer”; et “mêle” dans “ne s'y mêle”. Désormais, une “saison nouvelle” fait son apparition majestueuse, étouffant “la plainte d'oiseau migrateur” qui rompait le sommeil. L'espoir renaît. Il se traduit non seulement par la physionomie resplendissante de “l'espace national” où rayonne la flamme de la liberté mais aussi par ce temps agréable qui favorise le “labour” et la semence de “nouveau cris”, signes précurseurs de la joie, la gaieté, la quiétude et la paix. La conjonction de coordination “mais”, à valeur d'opposition dans “mais que ne s'y mêle le sanglot d'un sang”, exprime la rupture d'avec les saisons anciennes au cours desquelles une frange de la société subissait d'incessants maux. La consonne liquide /s/ dans “saison, dessaisi, ciel, espace, national, c'est, semer, s'y, sanglot, sang” met en relief la douceur qui prévaut dorénavant dans ce nouveau monde :

«Nous avons d'autres espaces sans vagues
Ni sables mouvants
Des espaces sans flux ni reflux figés
Par un arrêt du sort avec leurs montagnes
et leur flore
Des terres nullement revêches, à façonner de nos mains» (p.15)

Les mouvements violents des eaux de la mer tantôt à marée haute tantôt à marée descendante, les sables gorgés d'eau dans lesquels l'on risque de s'enliser, les terres rébarbatives et hargneuses ne sont que des réalités immondes qui hantaient la sérénité de la population mais qui ne sont, aujourd'hui, que de tristes souvenirs. En lieu et place de ces espaces exécrables, il y a maintenant “d'autres espaces” plus cléments, séduisants, reposants et idylliques :

«Nous avons d'autres eaux plus douces et plus courantes
Où le sel n'oxyde point le rêve des poissons» (p.19)

L'adjectif indéfini “autres” dans “autres espaces, autres eaux” traduit le changement imminent de la condition sociale dégradante des marginaux, ces “poissons” inoffensifs dont le destin rime avec la misère et l'indigence, et “s'oxyde” dans les tourbillons dévastateurs des sociétés nanties :

«Cinquante ans d'insomnie dans le lit crasseux de la mer !
Enfin le brouillard du feu tombe, se répand
[...]
La ville s'en vient de l'horizon, toute vêtue de blanc :
Le pêcheur l'épouse avec le haut de forme du soleil» (p.18)

Les eaux marines qui s'étendent à perte de vue, et dont “le lit crasseux”, extrêmement malpropre et repoussant, vicie le quotidien de la population indigente, “le brouillard du feu”, cette marée blanchâtre de nuages opaques qui rendent la vue impossible, sont autant d'images pour désigner le monde capitaliste. Devant l'atrocité des actes orchestrés par celui-ci, Tati Loutard ne s'avoue pas vaincu. Il espère, un jour, que les “cinquante ans d'insomnie” que son peuple a passé sous le joug des sociétés nanties prendront fin. L'environnement placide dans lequel baigne “la ville toute vêtue de blanc”, couleur de pureté, le rassure davantage, et avec lui le pêcheur dont la descendance a souffert, pendant de longues années, de la rage furieuse des eaux.

La dénomination figurative d'un soleil "haut de forme" exprime la grandeur, l'élévation, l'accroissement vertigineux, ascendant, de l'espoir que nourrit le poète vis-à-vis de la condition sociale déplorable des marginaux. L'hilarité débordante qu'il manifeste, ainsi que celle de son peuple, en témoignent :

« Nous rirons aux éclats de tous les éclairs
 Nos voix couvriront le tonnerre,
 Et la foudre sera notre feu de joie...
 Regarde par dessus l'ouragan vaincu
 Qui tombe dans la rue feuille à feuille
 Ce couple de moineaux triomphateur ! » (p.46)

Dans cet extrait, cinq lexèmes participent à la productivité de la signification : "éclairs", "tonnerre", "feu", "foudre", "ouragan". En voici l'analyse componentielle :

éclairs : très vive lumière de très courte durée qui s'accompagne normalement d'un bruit violent.
 tonnerre : bruit provoqué par la foudre ; événement brutal, inattendu,
 foudre : violent détonation du tonnerre s'effectuant entre un nuage et le sol au cours d'un orage,
 feu : phénomène dans lequel une chaleur intense s'accompagne d'une lumière ; rappelle l'incendie, la combustion, la géhenne, l'enfer,
 ouragan : violence tempête des régions tropicales, tornade accompagnée d'orages.
 Éclair + tonnerre + feu + ouragan + foudre = violence (noyau sémique commun).

Tati Loutard croît à l'annihilation de la violence. Il propose l'amour comme la panacée à cette atmosphère malsaine dans la société. L'alliance victorieuse des "moineaux" dans "ce couple" de moineaux triomphateur, la manifestation d'une joie abondante dans "Nous rirons aux éclats" montrent l'efficacité de ce remède, capable d'apaiser le courroux "de la foudre, du tonnerre, de l'ouragan, des éclairs, du feu" ; en un mot, tous les vilains sentiments qui ternissent et vicient les relations humaines. L'amour, que le poète magnifie par la présence constante de la femme, rompt le rythme lugubre de la violence :

« Mais ce pays n'est point triste
 Car sa main promène du levant au ponant
 Un soleil dont l'éclat constelle
 Le visage des femmes belles » (p.38)

Le soleil sort de son état d'angoisse et connaît désormais un rayonnement total. Les particules de la négociation – "ne...point" dans "ce pays n'est point triste" – montrent à quelle enseigne les habitants ressentent les bienfaits de ce soleil qui augure les lendemains meilleurs. D'ailleurs, le "Visage" resplendissant "des femmes" en témoigne davantage. Elles qui auparavant souffraient de l'agressivité du soleil, constatent à présent que celui-ci éclaire *a giorno* leur beauté exprimée par l'expansion "... dont l'éclat constelle..."

Face à toutes ces situations agréables précitées, le poète n'hésite pas à exprimer sa satisfaction en ces termes : « un gros soleil assaille mon souvenir » (p.74).

L'adjectif qualificatif "gros" dans "un gros soleil" est une expansion du substantif "soleil". Il désigne l'ampleur d'un sentiment de bien-être qui résulte de l'assouvissement d'un besoin : celui de voir les marginaux ou les démunis connaître le bonheur et la joie de vivre. En faisant allusion au "soleil" qui

“assaille” son “souvenir”, il traduit sa foi quant à la légendaire liberté dont jouit chaque être humain dès sa naissance : liberté de penser, de circuler et de s’exprimer dans tous les domaines de la vie.

La troisième partie de cette étude met donc en relief trois idées essentielles émises par la dénomination figurative du soleil : la liberté, la quiétude, l’espoir et la prospérité qu’on retrouve dans la condensation exprimée par l’association de lexèmes “soleil flamboyant” ainsi que ses variantes synonymiques telles que “espace sans flux ni reflux”, “eau plus douce”, et “horizon vêtue de blanc”.



La dénomination figurative du “soleil” dans *L’Envers du soleil* de Jean-Baptiste Tati Loutard trouve sa quintessence par l’expansion qui constitue le générateur majeur de la signifiante. Celle-ci établit une équivalence entre le lexème “soleil” et des syntagmes dont la condensation résume deux unités discursives exprimée par les associations de lexèmes “soleil livide et obscur” d’une part et “soleil flamboyant” d’autre part. Elles désignent respectivement la condition sociale déplorable et dégradante des indigents et l’espoir du poète de voir naître un monde de paix et sans iniquité, où la solidarité humaine prévaut sur l’individualisme et l’égoïsme.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston. 1942. *L’Eau et les Rêves*. Paris : Librairie José Corti.
- BARTHES, Roland. 1985. *L’Aventure sémiologique*. Paris : Seuil.
- BAUDELAIRE, Charles. [1857]. *Les Fleurs du mal*. Paris : Librairie Générale française, 1972.
- COURTÈS, Joseph. 1991. *Analyse sémiotique du discours. De l’énoncé à l’énonciation*. Paris : Hachette.
- DADIÉ, Binlin Bernard. 2003. *La Ronde des jours*. Abidjan : NEI.
- ECO, Umberto. 1992. *La Production des signes*. Paris : Librairie Générale française.
- GREIMAS, Algirdas Julien. 1966. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse. (Coll. Langue et langage).
- GREIMAS ALGIRDAS JULIEN (dir.). 1972. *Essais de sémiotique poétique*. Paris : Larousse.
- GREIMAS Algirdas Julien, COURTÈS Joseph. 1993. *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette. (Coll. HU Linguistique). Cette édition est une refonte, augmentée d’une bibliographie et d’un index, des deux volumes parus en 1979 et 1986.
- HUGO, Victor. [1831]. «Soleil couchant». In POMPIDOU, Georges (dir.). 1961. *Anthologie de la Poésie française*. Paris : Hachette.
- KRISTEVA, Julia. 1969. *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil. (Coll. Tel quel).

Œuvre étudiée

TATI LOUTARD, Jean-Baptiste. [1970]. *L’Envers du soleil*. Paris : L’Harmattan, 1978.

RÉSUMÉ

Le lexème “soleil” dans *L’Envers du soleil* du poète congolais Jean-Baptiste Tati Loutard est une dénomination figurative ou une illusion référentielle. Il traduit, grâce aux procédés de l’expansion et de la condensation deux classes sociales : celle des indigents et celle des opulents. Pour les premiers, le soleil s’enlise indéfiniment dans les ténèbres, faute d’une solidarité humaine. Les seconds, quant à eux, jouissent des rayons d’un soleil lumineux parce qu’ils vivent dans l’abondance et la paillardise. Malgré cette iniquité indescriptible, le poète reste confiant et croit à l’avènement d’un monde juste et équitable.

MOTS CLÉS

Dénomination figurative – expansion – condensation – iniquité – solidarité

Résolang

Revue publiée par les Revues de l'Université d'Oran

Numéros parus

N° 1 - 1er semestre 2008

N° 2 - 2e semestre 2008

N° 3 - 1er semestre 2009

N° 4 - 2e semestre 2009

À paraître

N° 5 - 1er semestre 2010

N° 6 - 2 semestre 2010

Sommaires et appels à contributions disponibles sur :
sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php

Imprimé sur les Presses AGP
315, coopérative Nor, Bir el Djir. Oran, Algérie

Juin 2010

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

ISSN 1112-8550

**Colloque
Jeunes Chercheurs 2008**

Camila AïT YALA

Étude comparative du comportement discursif des hommes et des femmes

Houria BELDJILALI

La réforme du système éducatif algérien.

L'approche par les compétences et la situation d'intégration

Hacène Ryad BENMANSOUR

Vers une construction mythologique du vocable mer
dans *Au commencement était la mer* de Maïssa Bey

Faffa BENTABET

Le traducteur face à sa matière: cas de Baudelaire

Nabila BESTANDJI

Représentations et implicite dans le discours journalistique.

Étude comparative de la titrologie de deux quotidiens francophones
(*El Watan*, *Le Monde*) après les attentats du 11 septembre 2001

Amel DERRAGUI

Stratégie d'écriture dans *Mille... et un jours au Méchouar* de Rafia Mazari

Nassima KACIMI GUELLIL

La dimension autobiographique dans le roman werthérien:

Johann Wolfgang von Goethe, Benjamin Constant, Eugène Fromentin

KHERBOUCHE Ghouti

L'échange « quadrinaire ».

Indice d'interculturalité chez les interlocuteurs plurilingues algériens

Ahmed MOSTEFAOUI

Enseigner le français des sciences et technologie

De l'analyse à la proposition didactique: la compréhension écrite

Boumediene BENMOUSSAT

La dynamique de la linguistique contrastive. Théorie et méthodes

Nabila HAMIDOU

Le manuel dans l'institution scolaire. Approche pédagogique

Mohamed MILIANI

De l'utilisation du questionnaire de recherche en langues:
entre effet mode et nécessité méthodologique

Nadia Bahia OUHIBI GHASSOUL

Recherche, méthodologie, corpus

Fewzia SARI

Réflexions préliminaires sur l'acte de lecture

VARIA

Faouzia Bendjelid

De la déconstruction du genre: le roman comme dispositif langagier.
Archéologie du chaos (amoureux) de Mustapha Benfodil

Fatima Zohra KHALILI

Apprentissage du FLE: prépositions abstraites et difficultés d'emploi

Yagué VAHI

La dénomination figurative du "soleil" dans *L'Envers du soleil*
de Jean-Baptiste Tati Loutard

ISSN 1112-8550

ANNEXE – Thèses soutenues du pôle ouest algérien depuis 2004-2005